

LA RÉVOLUTION TRANQUILLE ET LES POÈTES  
DE LA PAROLE AU QUÉBEC  
(1960-1970)

Le manifeste québécois, comme genre historique, marque les moments de rupture de la poésie et de son univers fictif/réel. Pour la période moderne, *Refus global*, paru en 1948<sup>1</sup>, indique un double refus: refus d'une organisation mentale fondée sur des idées reçues, des tabous, des peurs instinctives; refus aussi d'un art figé, dogmatique et castrateur, hostile à toute innovation. L'auteur du manifeste, le peintre Paul-Émile Borduas, indique un trajet pour sortir de ces «murs lisses de la peur, refuge habituel des vaincus»: d'abord, il faut passer par le règne de l'*angoisse*, qui permet d'accéder à «celui de la *nausée*» (le terme est de Borduas lui-même), pour enfin entrer dans l'ère de l'expression libre de l'art, de l'imaginaire et de l'homme social renouvelé. En termes poétiques, Claude Gauvreau, signataire du manifeste, exprime ce parcours dans son poème «Aurore de minuit aux yeux crevés», écrit au début des années 1950:

Au feu  
les pénombres croulent.  
Un gibraltar assaisonné de pestes immergées par les succubes dévore le  
protocole de mon âme anéantie.  
Comment sortir  
Comment sortir le beu qui sillonne en éclaboussant son crâne (...)

Un ombre jaillit  
Un poste fuse  
et nantit d'or la couronne où agonise le bois fermenté.  
Un nom siffle  
Un non aboie  
plus fort que le délire  
plus cru que la bestialité aux reins brisés.  
Ma main n'est plus le vase où nasillait la flore japonaise.  
Mon creux n'est plus la croupe où s'ébêtaient honnies les civières de deuil<sup>2</sup>.

À ces manifestes précurseurs vont répondre ceux des années 1960. D'abord, les manifestes qui se proclament tels: ceux de Claude Péloquin, les *manifestes*

<sup>1</sup> Paul-Émile Borduas, *Refus global*, Montréal, Éditions Mythra-Mythe, 1948, pp. 13-15.

<sup>2</sup> Claude Gauvreau, *Étal mixte* (1950-1951) *Ceuvres créatrices complètes*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1977.

*Pélo*, *Infra* et *Subsiste* (1965-1967)<sup>3</sup>, qui marquent l'urgence de prendre conscience (une nouvelle fois) du réel afin de sortir de l'inconscience et d'atteindre au surréel; ceux aussi de Raoul Duguay, dont le *Manifeste de l'Infonie*<sup>4</sup>, paru en 1970, propose un retour à un état paradisiaque, le seul capable d'engendrer et de maintenir l'état poétique total ou absolu:

Réinventer le Pouvoir Ultime de l'Imagination Créatrice. Réappliquer le Droit Fondamental Royal et Infini de Tout Homme à la Fabulation à la Folie Consciente, à la Floraison Éternelle...<sup>5</sup>

Les œuvres poétiques de cette même période sont également manifestaires, en ce sens qu'elles disputent au pouvoir politique une place dans le discours public, ce qui suppose qu'elles sortent de l'ordre interne et fermé du discours poétique et échappent à leur prise en charge par l'ordre des lois et des institutions. En ce sens, la décennie 1960-1970 est une époque-clé dans l'histoire de la poésie québécoise: elle marque le début de ce combat entre deux réalités, l'une poétique et l'autre politique. Ce combat s'appelle *révolution*, comme on l'a déjà dit de la révolution surréaliste, et, dans le Québec des années 1960, il est aussi lié aux transformations qui s'opèrent sous le nom de *révolution tranquille*. Les poètes de ce temps se nomment eux-mêmes *poètes de la parole*, du titre d'un recueil de l'un d'eux, Roland Giguère, *L'Age de la parole*, paru en 1966<sup>6</sup>. Leur poésie va dans deux directions opposées mais complémentaires: d'une part, la recherche de formes verbales plus précises, plus originales, capables de rendre compte, même avec retard, des changements dans leur monde et dans leur société; d'autre part, la célébration de ce nouveau départ, annonciateur d'un état social et national parfait. Les deux thématiques se sont trouvées en interrelation étroite de sorte que la poésie des années 1960 s'est placée toute entière sous l'étiquette de *la parole*, celle-ci servant à décrire ces deux orientations fondamentales: poésie et précision; poésie et révolution.

Mais de quelle précision et de quelle révolution s'agissait-il? D'abord les deux ne se voulaient pas *tranquilles*. Le surréalisme avait gagné au Québec du terrain depuis la fin des années 1940 et ses représentants québécois illustraient bien la *modernité* qui en était la marque<sup>7</sup>. Ils rattrapaient même le mouvement, certains se classant déjà dans le post-modernisme. De sorte que la poésie des

<sup>3</sup> Claude Péloquin, *Manifeste subsiste*, sans éditeur, 1965, 12 pp.; *Manifeste Infra* suivi de *Émissions parallèles*, Montréal, l'Hexagone, 1967.

<sup>4</sup> Raoul Duguay, *Manifeste de l'Infonie*, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>6</sup> Roland Giguère, *L'âge de la parole*. Montréal, L'Hexagone, 1966. Un recueil de Marcel Bélanger, paru l'année suivante, porte le titre: *Prélude à la parole* (Montréal, Déom, 1967).

<sup>7</sup> André-G. Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise: histoire d'une révolution culturelle*, Éd. revue et augmentée, Montréal, Les Herbes rouges, 1986.

années soixante accomplissait une vaste réforme de ses codes, de ses formes et de son langage. De plus, la thématique du pays qui avait vu le jour dans les années 1950 et se définissait comme une recherche d'un pays habitable et introuvable à la fois, exigeait aussi un détournement de la rhétorique au profit de ce nouveau nationalisme, moins utopique, plus enraciné dans les conditions socio-économico-politiques, plus exigeant et plus directement engagé. Le groupe, la revue et la maison d'édition Parti Pris, fondés en 1963, ont donné le ton, la forme, la méthode et la doctrine de cette révolution globale. La poésie qui en est née, poésie de la résistance, du combat armé, de la reconquête du territoire national, a achevé le mouvement amorcé dans les années 1950 par le mouvement de l'Hexagone dont faisaient partie Gaston Miron, l'un des fondateurs, Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Paul-Marie Lapointe, Jacques Brault et d'autres. Le critique et écrivain français Alain Bosquet parle ainsi du groupe et de leur activité poétique: «Depuis la poésie de la Résistance on n'avait vu telle ampleur révolutionnaire, tel but âprement défendu, telle nécessité de définir une patrie future<sup>8</sup>». On sent ici le rappel de ces *Chants et poèmes de la Résistance* que des artistes de la chanson (dont Pauline Julien) et des poètes ont diffusés en spectacles dans le Québec de 1968 et 1969<sup>9</sup>. Il ne s'agissait pas de la résistance française mais de la résistance québécoise, dont la fameuse *nuît de la poésie* de 1970 a marqué l'apogée et la fin. C'est dans ce climat que le mot *pays* a fleuri, est devenu le terme le plus efficace pour cristalliser les désirs, canaliser les énergies latentes, faire briller un avenir meilleur, comme le dit Miron:

l'avenir engagé  
l'avenir dégagé<sup>10</sup>.

Le pays fut à la fois un lieu rêvé, celui d'une patrie idéale, d'un territoire idyllique à conquérir, et un lieu réel, celui d'un rassemblement d'hommes conscients et libres, désireux de se rendre maîtres de leur destin. Pour les poètes québécois d'alors, le pays était un appel à la dignité et un *recours*<sup>11</sup> final, sans lequel il n'y avait plus de raison de vivre.

Trois orientations se dessinent dans le traitement du thème: la célébration du pays découvert, reconnu et aimé; le rabrouement des hommes du pays qui se laissent aller au désespoir ou à l'acceptation, au silence ou à l'abandon de

<sup>8</sup> Alain Bosquet, «Introduction», *La poésie canadienne* (anthologie), Paris, Seghers, Montréal, HMH, 1970, p. 11.

<sup>9</sup> *Chants et poèmes de la Résistance*.

<sup>10</sup> Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1970, pág. 62. Plusieurs rééditions dont la plus récente: *L'homme rapaillé: poèmes 1953-1975*, Montréal, L'Hexagone, 1994.

<sup>11</sup> Jean-Guy Pilon, «Recours au pays», *Comme eau retenue. Poèmes 1954-1963*, Montréal, L'Hexagone, 1968.

la lutte; enfin, la dénonciation des ennemis à vaincre. Le pays qu'on célèbre s'associe étroitement à la femme, à la mère, à la mémoire, toutes choses féminines qui appellent l'amour. Le pays, c'est le désir d'une rencontre amoureuse; comme le suggère Gaston Miron dans *l'Homme rapaillé* (1970):

mon Québec, ma terre amère ma terre amande  
 ma patrie d'haleine dans la touffe des vents  
 j'ai de toi la difficile et poignante présence  
 avec une large blessure d'espace au front  
 au delà d'une vivante agonie de roseaux au visage...<sup>12</sup>

*Pays sans parole*, le titre d'un recueil de Yves Préfontaine, est une antiphrase dans la bouche de ce poète qui décrit ainsi ses épousailles:

Pays, O soudain éclaté comme verrière écarlate  
 sous le feuillu délire de l'automne  
 Je t'épouse à grands genoux plantés comme racines  
 d'homme dans ton sol à la veille du froid...<sup>13</sup>

Pour Gatien Lapointe, la tâche unique du poète est de dire son pays;

«J'ai cette terre à nommer comme un amour»<sup>14</sup>, écrit-il.

La célébration du pays ne va pas sans l'aveu des fautes, des erreurs, sans la dénonciation des trahisons, de l'indifférence des hommes qui l'habitent. Tous se rejoignent ici, les poètes, leurs compagnons et leurs compatriotes, dans un *nous* plus ou moins coupable. Chez Miron les reproches se fondent dans une plainte sur la condition faite aux Québécois:

Nous sommes nombreux silencieux raboteux rabotés  
 dans les brouillards de chagrins crus  
 [...]
 ô nous pris de gel et d'extrême lassitude...<sup>15</sup>

Pour Jacques Brault, la prise de conscience du pays s'accompagne de la vision de ce peuple d'hommes misérables, criards, avilis. Dans «Suite fraternelle», tirée de *Mémoire*, le poète chante cette litanie:

Nous  
 les bâtards sans nom  
 les déracinés d'aucune terre  
 les boutonneux sans âge

<sup>12</sup> Gaston Miron, *op. cit.*, p. 56.

<sup>13</sup> Yves Préfontaine, *Pays sans parole*, Montréal, L'Hexagone, 1967, p. 48.

<sup>14</sup> Gatien Lapointe, *Le premier mot*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, p. 25.

<sup>15</sup> Gaston Miron, *op. cit.*, p. 55.

les demi-révoltés confortables  
les clochards nantis...

Nous

les seuls nègres aux belles certitudes blanches  
Nous les sauvages cravatés  
nous attendons depuis trois siècles pêle-mêle  
la revanche de l'histoire  
la fée de l'occident  
la fonte des glaciers...<sup>16</sup>

La cause de cette situation psychologique se trouve dans les conditions historiques, politiques et économiques imposées au groupe québécois. On parle ici de colonialisme, d'aliénation. Gaston Miron le note dans ses textes manifestes: «L'homme d'ici, dénaturé, c'est-à-dire coupé de ses liens écologiques de droit, déraciné c'est-à-dire aliéné à sa culture, se trouve dans une situation coloniale». Les raisons de cette situation, Miron les voit dans «les ravages de la dualité linguistique, l'infériorité économique-sociale, la dépendance politique (...) situation à laquelle le colonisé aliéné répond par la possession, ou le mimétisme ou le repli sur soi<sup>17</sup>». La seule voie ouverte à l'écrivain est celle de la «revendication violente». «Nous les écrivains colonisés, contribuons à cette prise de conscience », conclut le poète.

Embrassant le problème québécois de ce point de vue, les membres du groupe Parti Pris ont tenté de l'exprimer littérairement aussi bien que poétiquement. Pour la première fois, trois objectifs jusqu'alors séparés se trouvaient liés étroitement dans l'examen de la situation: l'indépendance du Québec, l'implantation de la doctrine marxiste-léniniste, alors triomphante en Occident, et le triomphe du laïcisme. Parti Pris marque le passage des faux problèmes nationalistes axés sur la réfection du système politique fédéral-provincial, à la problématique d'un Québec souverain qui se donnerait des bases de gouvernement totalement neuves. À cette époque, Paul Chamberland, poète, théoricien et essayiste, domine le groupe. Ses deux domaines d'activité, le poétique et le politique, sont pour lui un seul et même lieu de réflexion.

Durant cette décennie 1960, Chamberland publie quatre recueils qui du premier au dernier indique un parcours initiatique. *Genèses*, en 1962, comme son titre l'indique, marque les débuts, les origines d'un mal être, qui s'exprime par et dans un *cri* entier: «plein midi plein fer plein cri<sup>18</sup>». L'épithète qui

<sup>16</sup> Jacques Brault, *Mémoire*, Montréal, Librairie Déom, 1965, pp. 40-50.

<sup>17</sup> Gaston Miron, *op. cit.*, pp. 118-119.

<sup>18</sup> Paul Chamberland, *Genèses*, Montréal, Cahiers de l'AGEUM, 1962; réédité en 1974, Montréal, L'Aurore, avec une préface de Philippe Haeck, p. 54.

qualifie ces cris est *rouge*<sup>19</sup>. *Terre Québec* est la révélation du pays et sa célébration, qui rassemble dans un vocabulaire amoureux le champ sémantique des poètes précédents: naissance, aube, matin, femme, corps, nuit, espace, terre, etc. L'un des poèmes s'intitule «Poème d'appartenance»:

retourné au nu langage  
à ton visage ô terre égale à mon silence  
à ma naissance à mon retour au profond, de ton âge  
à la vérité du labour de la biche sertie du sommeil des forêts  
et de la bête brune qui bêle renversée d'amour  
sous le dieu immédiat  
ô mère et ma propriété ma substance abîme  
murmurant sous l'écume des mots  
je te rends nu mon corps  
crible sa nuit de sèves<sup>20</sup>.

Ce travail poétique de reconnaissance et d'appropriation comporte aussi un geste politique. Le poème «Les nuits armées» du même recueil l'exprime ainsi:

l'aube m'abolira que j'arrache à mon corps  
naître naître à nos corps folle flambée d'aurore sur les  
montagnes bousculées  
combattre au nom de ce qui se tient dans le jour  
femme pays la couleur violente de la semaine et du  
futur enchevêtrés  
le jour humain du sang<sup>21</sup>.

*L'afficheur hurle* et *L'inavouable*, les deux recueils suivants, se présentent sous la forme de prose a-poétique où les images auparavant privilégiées se mêlent aux propos de l'essai politico-social. Le souci didactique envahit le champ poétique; du manifeste, on passe à l'affichage public; du cri au hurlement; de l'avoué à l'inavouable. Désiré, le personnage du dernier recueil réalise qu'il n'y a pour lui qu'une alternative: **tuer** ou **crever**<sup>22</sup>; il se sent poussé dans cette vocation de «terroriste<sup>23</sup>» officiel. L'acte à poser n'est pas personnel mais collectif; ce sera l'événement du renversement total de la domination; ce sera la prise en charge en soi et des moyens de réaliser le désir collectif. Mais ce geste est ressenti comme une folie, un acte insensé, un suicide.

<sup>19</sup> *Ibid.* (1974), p. 51.

<sup>20</sup> Paul Chamberland, *Terre Québec*, Montréal, Librairie Déom, 1964, p. 7.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>22</sup> Paul Chamberland, *L'inavouable*, Montréal, Édition Parti Pris, 1967, p. 110.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 111. «Je goûte à la sobriété terrible du terroriste».

j'ai tort sans retour, et enfin je suis vrai, je porte ma folie jusqu'à ses ultimes corollaires  
 [...]
 je tuerai  
 j'écoute en moi, dans ma chair, l'écho de ma décision, sa lancinante pénétration  
 je me vois –et c'est nouveau!–  
 je le dis, elle retentit merveilleusement comme un «corps étranger»: le plomb qui rebondira dans la chair dure du juge Wernag, dans ces ventricules au rythme sûr  
 je suis criminel (je m'ignorais): le crime me rend invulnérable puissant teur!  
 [...]
 la chape du sang revêtira mes épaules je sacrifierai<sup>24</sup>!

En note à ce passage, Chamberland cite Jean Genêt: «Nous savons tous que le seul événement qui pourrait nous arracher à ce jeu de miroir, c'est le sang qui coule<sup>25</sup>. Mais l'événement tant attendu ne sera, comme le poète l'exprime lui-même, «qu'une seule et énorme/bavure, un raté monumental<sup>26</sup>».

Est-ce à dire que l'action politique a ici tué la poésie, du moins cette poésie du pays. Miron et Chamberland, dès la fin des années 1960, l'ont laissé entendre. Miron parle alors de *non-poème* et Chamberland, de «poème sans image». Le *non-poème*, selon Miron, est celui qui repousse le poème «qui ne vient pas, qui ne passe pas, qui ne délivre pas». Le non-poème est celui de l'humiliation, de la honte, de la démission; «le non-poème a existé et existe encore (...) le non-poème est nié par qui nous savons, par qui l'histoire saura<sup>27</sup>. Dans *l'Afficheur hurle*, Chamberland décrit ainsi la fin de son premier parcours poétique:

j'écris à la circonstance de ma vie et de la tienne et  
 de la vôtre ma femme mes camarades  
 j'écris le poème d'une circonstance mortelle inéluctable  
 ne m'en veuillez pas de ce ton familier de ce langage  
 parfois gagné par des marais de silence  
 je ne sais plus parler  
 je ne sais plus que dire  
 la poésie n'existe plus  
 que dans des livres anciens tout enluminés belles voix  
 d'orchidées aux antres d'origine parfums de dieux  
 naissants.  
 moi je suis pauvre et de mon nom et de ma vie

<sup>24</sup> *Ibid.*, pp. 111-113. Le juge Wernag auquel il est fait allusion avait rendu un jugement sur les actes terroristes du F.L.Q.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>27</sup> Gaston Miron, *op. cit.*, p. 128.

je ne sais plus que faire sur la terre  
 comment saurais-je parler dans les formes avec les  
     intonations qu'il faut les rimes les grands rythmes  
     ensorceleurs de choses et de peuples

je ne veux rien dire que moi-même  
 cette vérité sans poésie moi-même  
 ce sort que je me fais cette mort que je me donne  
 parce que je ne veux pas vivre à moitié dans  
     ce demi-pays

dans ce monde à moitié balancé dans le charnier  
     des mondes  
         (et l'image où je me serais brûlé «dans la  
         corrida des étoiles» la belle image instauratrice  
         du poème

je la rature parce qu'elle n'existe pas qu'elle  
     n'est pas à moi)  
 et tant pis si j'assassine la poésie  
 ce que vous appellerez vous la poésie  
 et qui pour moi n'est qu'un hochet  
 car je renonce à tout mensonge  
 dans ce présent sans poésie  
 pour cette vérité sans poésie  
 moi-même<sup>28</sup>.

Ces aveux préparent le poète à prendre d'autres chemins; 1970 est pour lui le début d'une nouvelle expérience. Car si la poésie ne pouvait plus lui fournir les moyens de la révolution politique, il devait chercher ailleurs, dans les idéaux plus vagues et moins immédiats, à faire une autre révolution: «la transformation de la vie»; «l'amour les uns pour les autres». «En pleine connaissance de cause, écrit-il en 1972, je décline le titre de révolutionnaire... Je suis pas marxiste-léniniste<sup>29</sup>». Finis alors la haine, le ressentiment, la colère, la violence; finis les théories, le socialisme, le laïcisme! Chamberland commence à chanter *l'Amour*. Au «Manifeste du Front de libération du Québec» (F.L.Q.) d'octobre 1970, il répond par un «Manifeste des enfants Libres du Kébek» (F.L.K.)<sup>30</sup>, qui propose un retour à la vie sauvage, primitive

<sup>28</sup> Paul Chamberland, *L'Afficheur hurle*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1965, pp. 9-10. Ces vers font penser à ceux du poète français-québécois Henri Pichette:

Quelque chose me dit que notre rôle d'imagiers touche à sa fin  
 [...]

Qu'une fois encore la poésie meure de la main des poètes».

<sup>29</sup> Paul Chamberland, «Je n'ai pas», *La Barre du Jour*, hiver 1972, pp. 50-66. Il s'agit d'un numéro spécial sur Parti Pris.

<sup>30</sup> Paul Chamberland, «Manifeste des enfants Libres du Kébek», *Ellipse*, no. 6, hiver 1971, pp. 48-53.



comme seule manière de lutter contre la bêtise et de retrouver les vraies valeurs du monde.

En somme, ces dix années de révolution poétique engagée sur le terrain de la lutte politique aboutissent à une réconciliation nécessaire entre la poésie et le monde et à un recommencement, un retour à l'origine, qu'exprime Gaston Miron dans ces deux vers:

je ne suis plus revenu pour revenir  
je suis arrivé à ce qui commence<sup>31</sup>.

Ou comme l'avait écrit Jean-Aubert Loranger quatre décennies auparavant.

Il ne se peut pas, que j'aie  
Attendu l'aurore en vain.  
Il faut qu'il y ait, pour moi,  
Le commencement, aussi,  
De quelque chose...<sup>32</sup>

---

<sup>31</sup> Gaston Miron, *op. cit.*, «L'Homme rapaillé», p. [5].

<sup>32</sup> Jean-Aubert Loranger, *Les atmosphères (1920) suivi de Poèmes (1922)*, Montréal, HMH, 1970, p. 96. L'extrait est tiré du poème «Moments» publié en 1922.

ÉVÉNEMENTS DE CETTE PÉRIODE DITE  
DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE AU QUÉBEC

- 1960 – Fin du régime du parti de l'Union nationale (Maurice Duplessis) au pouvoir de 1936-1939 et de 1945-1960.
- Élections: victoire du Parti libéral dirigé par Jean Lesage.
- 1961 – Le Québec ouvre une «délégation» à Paris et à New York.
- Fondation du Rassemblement pour l'Indépendance Nationale (R.I.N.).
- Formation du mouvement laïque de langue française favorable à la création d'un secteur d'enseignement non confessionnel.
- Mise sur pied d'une Commission chargée de la réforme du système d'éducation (dite Commission Parent, du nom de son président, Mgr Alphonse-Marie Parent, ancien recteur de l'Université Laval).
- 1962 – Le Québec ouvre une «délégation» à Londres.
- Création de la Société générale de financement (S.G.F.).
- 1962-1963 – Nationalisation de 11 compagnies d'électricité et naissance de Hydro-Québec.
- Création de la Régie de l'Assurance automobile du Québec.
- 1963 – Premier manifeste du Front de Libération du Québec (F.L.Q.)
- Premières bombes du F.L.Q.
- 1964 – Création du Ministère de l'Éducation (suite au Rapport de la Commission Parent).
- Réforme du système scolaire: un degré secondaire public (5 ans), un degré collégial (2 ans) terminal ou préparatoire à l'entrée à l'université et par la suite création de l'Université du Québec (1967).
- 1965 – Le Québec ouvre une autre «délégation», à Milan.
- Création de SIDBEC (Sidérurgie du Québec).
- 1966 – Le parti libéral au pouvoir est défait aux élections par l'Union Nationale dirigée par Daniel Johnson. Son slogan: Égalité ou Indépendance (titre de l'ouvrage publié par Daniel Johnson).

- 1967 – Exposition universelle à Montréal.  
– Visite du Général de Gaulle qui lance le désormais célèbre:  
«Vive le Québec libre»!
- 1968 – Abolition du Conseil législatif et création de l'Assemblée nationale du Québec.  
– Fondation du Parti Québécois (P.Q.), formation indépendantiste dirigée par René Lévesque.  
– Élections fédérales: Pierre Elliott Trudeau est élu Premier ministre du Canada.
- 1969 – La loi 63 reconnaît la liberté de choix de la langue d'enseignement; violentes réactions contre cette législation à Québec et à Montréal.
- 1970 – Élections: le Parti libéral revient au pouvoir, dirigé par Robert Bourassa.  
– Le Front de Libération Nationale provoque un événement tragique: un diplomate britannique et un ministre libéral sont enlevés; ce dernier est mis à mort. Loi martiale proclamée par le gouvernement du Canada, envoi de l'Armée canadienne au Québec et arrestations massives d'intellectuels, de syndicalistes, d'artistes et d'écrivains favorables à la cause de l'indépendance du Québec, dont plusieurs poètes cités dans cette étude.

CLÉMENT MOISAN